

Sujet de la séance : **João César Monteiro**

Présents : Jean-Michel Alberola, Bernard Marcadé, Gabrielle Althen, Antoine Guggenheim, Damien Marguet, Anne Dagbert, Léa Bismuth, Isabelle Mancí, Alain Berland, Zoé Noël, Jean Baptiste de Beauvais, Pierre-Denis Autric, Rodolphe Olcèse, Jérôme Alexandre.

« Je suis né le 2 février 1939 à Figueira da Foz. J'ai eu une enfance capricieuse et bien nourrie au sein d'une famille fortement dominée par l'esprit, appelons-le ainsi, de la Première République. Inutile de dire qu'y abondaient les plaisanteries anticléricales, bien que mon père désirât que je suive la carrière ecclésiastique. En somme on n'y comprenait rien. Du moins à première vue. (...) » Paru dans la revue *etc* en 1973, accompagné d'une photographie de Monteiro âgé de 6 mois. Pourquoi ouvrir cette séance de reprise avec ce récit autobiographique et le visionnage du premier film de João César Monteiro (1939-2004), un court métrage en noir et blanc de 17 mn, réalisé en 1969, intitulé du nom de la grande poétesse portugaise *Sophia de Mello Breyner Andresen* (1919-2004), à qui il rend hommage ? Rien de plus que le plaisir de partager une œuvre d'art remarquable, et de concrétiser l'idée de recourir désormais davantage au film (profitant des conditions excellentes du petit auditorium du Collège). Mais pourquoi cette idée ? Parce qu'étant le mode d'expression le plus significatif de notre temps, le film est comme un branchement direct sur l'ici et maintenant du monde, ce qui est depuis l'origine la matière de nos rencontres. Mer, rocher, barque à moteur transportant des baigneurs, rocher encore, mer, barque. Suite pour violoncelle seul de Bach, mêlée au bruit du moteur, défilement lent des images, nudité de la mer. « C'est la présence même du réel que je découvrais. La splendeur de la présence des choses... » Plus loin il est question de « l'effroyable splendeur du monde, de l'effroyable souffrance du monde ». « Question d'attention, de séquence, de rigueur » pour atteindre « l'objectivité du regard », et « ne pas céder au désastre ». « Nous sommes des animaux taillés pour la survie ».

Gros plan sur un poisson que l'on équarrit à la hache. Qui parle là ? Le réalisateur ? La poétesse ? Le film lui-même, le réel directement. Car « l'œuvre d'art fait partie du réel ». Elle est « destin, réalisation, salut et vie » « Je crois en la nudité de ma vie, en l'esprit de nudité » « Se mettre devant chaque chose comme si elle n'avait jamais été vue » « L'éternité est ici et maintenant, si nous ne l'avons pas trouvée ici, nous ne la trouverons pas plus tard. » Le film ne représente pas, il ne raconte presque rien, il ne délivre aucun message, il rend présent. Il ne triche pas avec la nature : « tu aurais pu lire plus naturellement, avec un ton naturel » dit l'enfant Xavier à sa mère qui vient de lui lire « La petite fille de la mer » (1958) Quand Sophia Andresen luttait pour la démocratie au Portugal, faisait-elle de la séduction ? « Tout doit être dit simplement, en se fixant comme objectif non pas la séduction mais la conviction ». A la fin, on revoit Xavier, Sophia et quelques autres plonger de la barque, Sophia nager seule, un certain temps, un temps exactement suffisant. « Je me suis cherchée dans la lumière, dans la mer, dans le vent ». Un film de famille sans prétention, mais où la simplicité, la précision, la finesse sans apprêt des plans, des enchaînements, sont une vraie leçon d'art. « La vérité d'une personne n'est pas un spectacle ». La vérité du monde pas plus. La question n'est pas de rêver le monde mais de le voir réellement. Il s'y tient tout ensemble de la joie et de l'horreur, une fluidité et une résistance, de la pudeur et de la nudité. On y peut presque rien, c'est donné, c'est là et nous sommes dedans : « l'être humain ou ce qu'il en reste, doit être capable de vivre avec l'insolubilité de sa propre vie ». Ce faisant il acquiert une conscience claire du réel. Monteiro, comme tous les artistes intéressants, réinterroge le rapport de l'art, du réel et de la vérité. C'est dans les trois termes de ce rapport qu'il se montre de son temps. Un rapport métaphysique au réel qui postule sa traduction artistique possible, croit même que l'art est le moyen privilégié (unique ?) d'entrer dans la vérité du réel et de s'y tenir. Le rapport à l'image tellement différent tel qu'on l'observe aujourd'hui (Harmony Korine) signale-t-il une autre conception de l'art, de la vérité, du réel ? Sans doute. Il faut se garder cependant de généraliser le caractère d'une époque. On trouve en chaque temps des conceptions et des usages de l'art opposés. Monteiro, du reste, est de son temps sans l'être, il appartient à une tradition déjà vieille à son époque. Mais il est ouvert, prêt à intégrer toute nouveauté. L'intérêt au fond de considérer quelqu'un comme lui, c'est qu'il nous rappelle que l'artiste est celui qui crée le monde, pas seulement son monde, puisqu'il nous y convie et qu'on aime l'y rejoindre.